Coulisses
Revue de théâtre

5 | Hiver 1992
Varia

À propos de *Cent millions qui tombent*

Jacqueline Leloup

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/1701>

DOI : 10.4000/coulisses.1701

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 3-5

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Jacqueline Leloup, « À propos de *Cent millions qui tombent* », *Coulisses* [En ligne], 5 | Hiver 1992, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 24 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/1701> ; DOI : 10.4000/coulisses.1701

Ce document a été généré automatiquement le 24 octobre 2019.

Coulisses

À propos de *Cent millions qui tombent*

Jacqueline Leloup

G. Feydeau – Un auteur comique

- 1 Depuis le début du siècle Georges Feydeau passe pour le plus illustre, le plus militant rénovateur du vaudeville à qui il a redonné gloire « le réintégrant, comme l'écrivait Edmond Sée, dans la littérature dramatique ». Il reste au théâtre le maître de l'invention, de l'abondance, de l'ingéniosité d'innombrables péripéties, de la multiplicité vertigineuse des rebondissements, des intrigues dont les fils enchevêtrés sont débrouillés avec une maestria inégalée. Lorsqu'on évoque ses pièces, on parle d'agencement rigoureux, de construction mathématique, de mécanique parfaitement « huilée » et en même temps, et paradoxalement de spontanéité, de jaillissement, de profusion, de débordement et d'une prodigieuse puissance de vie. D'une prodigieuse puissance de rire surtout. Feydeau a fait rire et fait rire encore entraînant le spectateur dans la sarabande effrénée de ses situations follement rocambolesques et de ses personnages irrésistiblement drôles. Les critiques ont répété qu'il était un des grands auteurs comiques Français « le plus grand après Molière » écrit Marcel Achard. Pourtant ce même critique ajoute peu après : « Les pièces de Feydeau ont la progression, la force et la violence des tragédies. Elles en ont l'inéluctable fatalité. Devant les tragédies on étouffe d'horreur. Devant Feydeau on étouffe de rire¹. »

Une relecture grinçante

- 2 Est-ce une manifestation du pessimisme de notre époque ou la conséquence de son regard plus lucidement aigu que ceux des bourgeois de III^e République ? Il est remarquable que, si depuis une dizaine d'années, on joue autant Feydeau, on ne le joue plus tout à fait de la même manière. Il semble que les metteurs en scène s'attachent de plus en plus à révéler la couleur noire des sources de son rire. Je me souviens d'une représentation de *Feu la Mère de Madame*, mise en scène à la Comédie Française par une Américaine et qui m'avait quelque peu déconcertée : il ne s'agissait plus de imaginé non

plus et a laissé sa pièce inachevée sur cette entrée fracassante d'un cheval dans la salle à manger.

Cent millions qui tombent : Miltwoch, Aristide Demonico.

Trois auteurs pour un dénouement

- 3 Il fallait beaucoup de courage pour entrer dans cette sombre démente et en poursuivre l'écriture. C'est la gageure que C. Anne, M. Fichet et E. Recoing ont risquée et gagnée. Je dois le dire, j'ai d'abord été choquée d'une rupture que j'ai ressentie au niveau de l'écriture : je n'entendais plus Feydeau... Et puis je me suis abandonnée : après tout, cette atmosphère surréaliste Feydeau lui-même l'avait préparée, amenée avec l'entrée du cheval à la fin du 2^e acte en particulier. Et je me suis bientôt laissée porter par le rythme de ces scènes si pitoyablement, si tristement drôles ! Presque gênantes dans leur vérité brutale : l'argent et le sexe si étroitement associés, l'amertume iconoclaste (la Cène sur la scène jouée par des truands et des catins), l'atmosphère de violence créée par l'agitation gesticulatoire des personnages, la dérision poussées jusqu'au nihilisme (l'acteur travesti en bonne-à-tout-faire égrenant dans l'indifférence générale un répertoire dont l'anachronisme ne surprend ni ne gêne), tout cela ressemblait trop à une peinture de notre propre société...
- 4 En fait C. Anne, R. Fichet et E. Recoing, dans un mouvement d'historicisation tout à fait brechtienne, ont fait de ce 3^e acte, un tableau surréaliste saisissant et impitoyable de notre temps par-delà la Belle Epoque ou même les Années Folles (comme semblerait l'indiquer les costumes) sans fausser ni l'esprit ni la démarche de Feydeau – sans échapper toutefois à un certain didactisme dans la longueur et l'insistance que contiennent certaines « séquences » – les trois auteurs ont amplifié et exacerbé son pessimisme.
- 5 On peut regretter dans la mise en scène menée par ailleurs d'une main énergique à un rythme qui s'accélère sans une faille, soutenue magnifiquement par les acteurs, on peut

regretter avec quelques complaisances à un érotisme de fin de banquet, une ou deux concessions faites à la mode des gadgets incontournables dans les « grands spectacles » (comme les fumigènes) mais l'ensemble est juste, puissant, on sort du théâtre avec l'impression d'avoir rencontré un Feydeau qui serait allé plus loin, au-delà de lui-même, dans une explosion désespérée. Et c'est dur...

- 6 Dans *Cent Millions qui tombent*, Feydeau avait déjà troqué ses bonbons acidulés contre des dragées au poivre, le CDN, lui, nous a servi des chocolats au fiel.
-

NOTES

1. Marcel Achard – Georges Feydeau notre grand comique in *Conférenci* n° 4 et 5.